

Les Karâïmes de Crimée : communauté et exil

Blandine Guyot

Les Karâïmes de Crimée : communauté et exil
Slovo, vol. 47, Presses de l'Inalco, 2016

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01495008>

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Slovo

Le discours autobiographique
à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie

Numéro coordonné par
Catherine POUJOL

inalco

PRESSES

Volume 47 – Année 2016

Rédactrices en chef

Catherine GÉRY

Marie VRINAT-NIKOLOV

Comité scientifique

Tatiana AFANASSIEVA (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marie-Christine AUTANT-MATHIEU (CNRS), Marco BUTTINO (université de Turin, Italie), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Konstantin KOKLOV (université de Saint-Pétersbourg, Russie), Marlène LARUELLE (George Washington University, USA), Hélène MÉLAT (CEFR Moscou/université Paris IV), Sébastien PEYROUSE (George Washington University, USA), Catherine POUJOL (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco), Marc Weinstein (université de Provence Aix-Marseille).

Bureau éditorial

Gérard ABENSOUR (ENS Lyon – Inalco), Christine BONNOT (Inalco), Anne-Victoire CHARRIN (Inalco), Boris CZERNY (université de Caen), Catherine GÉRY (Inalco), Catherine POUJOL (Inalco), Jean RADVANYI (Inalco), Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG (Inalco), Catherine SERVANT (Inalco), Eva TOULOUZE (Inalco), Marie VRINAT-NIKOLOV (Inalco).

Édition

Nathalie BRETZNER

Maquette

Marion CHAUDAT pour Studio Topica

Illustration de couverture

© Clédia FOURNIAU

Maquette de couverture

Nathalie BRETZNER

Ce numéro a été réalisé avec Métopes, méthodes et outils pour l'édition structurée XML-TEI développés par le pôle Document numérique de la MRSH de Caen.

Slovo est disponible en ligne : <http://slovo.episciences.org>

CC-BY-NC-SA 4.0 2016, © Presses de l'Inalco
2, rue de Lille – 75343 Paris Cedex 07 – France
ISSN : 0183-6080 - ISBN : 978-2-858312351

Les Karaïmes de Crimée : communauté et exil

Blandine Guyot
CREE/Inalco/Sorbonne Paris Cité

Voici deux récits¹, traduits du russe et publiés en français pour la première fois dans le présent numéro de la revue *Slovo* :

« Prière » [*Molitva*] d'Avraam Kouchoul écrit en 1930, publié en russe à Paris dans le journal *Russkaja Mysl'* n° 45 (4820) le 26 novembre 2010, ainsi qu'à Varsovie dans la revue *Awazymyz* n° 3 (17), traduit en polonais, le 17 décembre 2007 ;

« Le sage Hakim Isak, légende ancienne de Crimée » [*Mudreč Hakim Isak, drevnaja krymskaja byl'*] de Jacques Kefeli, publié en russe à Paris, dans la revue d'émigration *Vozroždenie*, n° 47, en 1955.

Ces deux récits, ainsi que leurs auteurs, ont des points communs à bien des égards. Jacques Kefeli (1876, Nikolaïev – 1962, Paris) et Avraam Kouchoul (1900, Eupatoria, Crimée – 2002, Suresnes), nés en Russie impériale, étaient des Karaïmes² de Crimée, peuple minoritaire. Tous deux avaient combattu dans

1. Diplômée de Russe, elle a soutenu en septembre 2014 à l'Inalco, Paris, un mémoire de Master 1 intitulé : « La communauté des Karaïmes en France (I) : l'*Association des Karaïmes à Paris* à travers ses archives (1923-1972) ». En 2015-2016, elle prépare, comme deuxième volet de cette recherche, un mémoire de Master 2, intitulé : « La communauté des Karaïmes en France (II) : trajectoires individuelles et question identitaire », sous la direction de Catherine Poujol, professeure à l'Inalco.

2. De nombreuses orthographes existent suivant les sources, pour désigner cet ethnonyme, telles que : Caraites, Karaïmes, Karaïtes, Karaïms, Karaïmes, Karays, Karaylar, Qaraïte, etc. Dans cet article, nous utiliserons les termes « Karaïte(s) » pour désigner le courant religieux, ainsi que les communautés dans le monde dans leur ensemble et « Karaïme(s) » pour désigner le sous-groupe de Russie et d'Europe orientale.

l'Armée blanche pendant la révolution russe et furent contraints à l'exil au sein de la grande vague d'émigration des « Russes blancs ». Ils firent partie d'une communauté d'environ 270 Karaïmes de Crimée, émigrés en France autour des années 1920³, qui formait un sous-groupe de l'émigration russe.

Qui sont les Karaïmes de Crimée ?

On peut les définir sous trois aspects : une religion, un peuple, une langue. Le karaïsme, en tant que mouvement religieux, se constitua en Mésopotamie à Babylone, sous l'impulsion d'un chef politico-religieux, Anan ben David, au VIII^e siècle. La religion karaïte se fonde sur la lecture et l'étude de l'Ancien Testament. Tout Karaïte pratiquant se doit de faire sa propre interprétation de l'écriture biblique :

Chacun doit interpréter les préceptes selon son intelligence et sa compréhension. De cette idée ressort le principe essentiel du karaïsme : « étudier soigneusement l'Écriture et ne pas accepter aveuglément les opinions d'autrui ». [Szyszman, 1980, p. 26-27.]

Les Karaïmes représentent, à côté des Tatars et des Krymtchaks, une minorité autochtone de Crimée. Un recensement établi en 1897 en Russie impériale comptait 12 000 Karaïmes dans toute la Russie, dont la moitié vivait en Crimée. À la suite des conflits successifs du XX^e siècle, les Karaïmes ne sont plus au total aujourd'hui qu'environ 2 000 répartis entre Russie, Ukraine, Lituanie et Pologne. C'est un peuple en voie de disparition⁴.

La langue karaïme fait partie de la famille des langues kiptchaks. À la veille de la révolution, le karaïme était encore parlé dans les familles, tandis que dans leur vie sociale, les Karaïmes parlaient russe. Aujourd'hui, le karaïme est une langue presque disparue⁵.

Dans la période du Khanat de Crimée, certains Karaïmes ont siégé au

3. Les Karaïmes en France ont fondé l'Association des Karaïmes à Paris en 1923. Cette association avait pour but l'entraide solidaire de ses membres et le maintien de leurs relations sociales et culturelles en terre étrangère.

4. Il existe également aujourd'hui en Israël une communauté de plusieurs milliers de Karaïtes originaires du Moyen-Orient, composée en grande partie de Karaïtes d'Égypte.

5. Dans le contexte de la renaissance communautaire des Karaïmes en Russie, Pologne et Lituanie depuis la chute de l'Union Soviétique en 1991, l'enseignement de la langue et de la culture karaïmes redeviennent possibles par le biais associatif, avec notamment, à Trakai, en Lituanie, une petite école karaïme d'été.

« Diwan » en tant que ministres ou conseillers d'État, au palais de Bakhthisarai, alors centre du pouvoir. Ils formaient une lignée dynastique de princes karaïmes. L'un d'entre eux, Benjamin Aga (1746-1824), ministre du dernier Khan de Crimée, était un ancêtre de Jacques Kefeli, par sa lignée maternelle. Lorsque le dernier Khan Chaguine-Guireï fut déporté à Kalouga, suite à la conquête de la Crimée par Catherine II en 1783, et plus tard transféré en Turquie, Benjamin Aga continua à lui témoigner des marques de fidélité.

Le souvenir de cet homme d'une grande intelligence s'est perpétué dans la mémoire des Karaïtes de Crimée. [Szyszman, 1980, p. 80.]

Dans la Crimée russe, suite à une série de démarches auprès du pouvoir impérial russe au long des XVIII^e et XIX^e siècles, les Karaïmes obtiennent un statut de protection et le pouvoir impérial leur octroie la pleine citoyenneté russe en 1863.

À la fin du XIX^e siècle, en particulier à partir des années 1870-1880, les Karaïmes furent nombreux à être scolarisés dans les établissements d'enseignement secondaire et supérieur russes. Cela contribua à accélérer le processus de russification. Parallèlement à leur intégration progressive à la société russe dans le courant du XIX^e siècle, les Karaïmes affirmèrent un sentiment national. À partir de 1915, Seraïa Chapchal, nommé Gakhraman des Karaïmes de Crimée et d'Odessa, chef revêtant une double fonction civile et religieuse, fut le porte-parole du mouvement national karaïme, qui allait deux ans plus tard être brisé par l'instauration du régime soviétique, sans toutefois disparaître complètement.

La forteresse de Tchoufout-Kalé et le cimetière de Balta-Tyimez sont des hauts-lieux de mémoire des Karaïmes de Crimée. Tchoufout-Kalé se visite aujourd'hui comme monument historique. Situé à proximité de la forteresse de Tchoufout-Kalé, le cimetière ancestral karaïme de Balta-Tyimez dans la vallée de Josaphat⁶, en Crimée, avec ses 7 000 tombes, est sans doute l'un des plus grands cimetières datant du Moyen Âge dans le monde. Son nom, qui signifie : « Que la hache ne touchera pas » –, fait référence à des chênes centenaires situés dans son enceinte, autrefois révéérés comme chênes sacrés par les ancêtres des Karaïmes. La forme « bicorne », caractéristique de certaines tombes de Balta-Tyimez, représenterait une selle de cheval, d'après l'historien Simon Szyszman :

Les pierres tombales bicornes sont caractéristiques des sépul-

6. La vallée de Josaphat en Crimée a été ainsi nommée par analogie avec la vallée de Josaphat citée dans l'Ancien Testament.

tures karaïtes de Crimée ; elles symbolisent la selle qu'on mettrait autrefois sur la tombe d'un guerrier. [Szyszman, 1975, p. 61-68.]

À la mort de son épouse Raïssa, survenue en avril 1942, Jacques Kefeli a fait réaliser pour elle, ultime geste d'amour, une tombe semblable à celles de Balta-Tyimez, dans le cimetière de Neuilly-sur-Seine, près de Paris. Il en dessina les plans et y fut, vingt ans plus tard, lui-même inhumé. Cette tombe solitaire, blanche parmi les autres tombes aux tonalités noires et grises, frappe la vue du visiteur par sa forme singulière. Elle est, à notre connaissance, l'unique tombe en France de ce type traditionnel karaïme.

Jacques Kefeli publia la légende du *Sage Hakim Isak* en 1955, soit treize ans après la mort de Raïssa dont il resta inconsolable. Il dédie cette légende à sa femme dans ses tout derniers mots :

J'offre ces lignes comme une poignée de terre au pied des tombes sept fois centenaires de mes ancêtres, en forme de selle de cheval, dans la vallée de Josaphat, dans le bois sacré de « Balta-Tyimez » (« que la hache ne touchera pas »), près de Bakhtchisarai dans ma Crimée natale, et sur la tombe semblable et solitaire de mon épouse à Neuilly.

La tombe, ce petit monument de pierre, fait écho à la légende écrite, toutes deux du même auteur.

Par ces lignes, Jacques Kefeli se relie symboliquement, avec son épouse, à sa communauté.

Avraam Kouchoul et Jacques Kefeli : pourquoi ont-ils écrit ?

Je garde les souvenirs de tout un passé révolu de ma terre natale, ces fragments de souvenirs me sont chers en cette terre étrangère où je suis destiné à rester pour toujours. (Jacques Kefeli, Paris)

Parti seul de Crimée en 1920, à l'âge de 20 ans, Avraam Kouchoul souffrait de sa rupture d'avec sa famille très unie, comme en témoigne un recueil de correspondances qu'il avait soigneusement conservé et dont nous citons, ci-après, trois extraits, traduits du russe :

Le 5 avril 1932, sa sœur Semita Kouchoul lui écrit d'Eupatoria qu'elle avait retrouvé dans une malle le journal de leur mère, Anna Azarevitch, morte de maladie en 1915. Elle rapporte dans sa lettre l'extrait suivant du journal de leur mère :

Mes dernières volontés, 30 octobre. [...] Dans quel état serai-je aujourd'hui, je ne sais pas, mais en tout cas j'ose vous écrire mes dernières volontés, à vous mes très chers, mes chéris. À toi, mon cher, mon Isaak bien-aimé⁷, je te demande, je te prie instamment de ne jamais frapper les enfants (pas même une gifle) et même, efforce-toi également de ne pas crier sur eux. Et vous, mes chers petits, mes enfants chéris, je vous demande, je vous prie instamment de vivre ensemble amicalement, entraidez-vous, faites-vous des concessions l'un à l'autre, et aussi, mes enfants, je vous en prie, soyez attentionnés envers votre papa : après ma mort, il sera aussi orphelin que vous, mes chers petits.

Le 15 juillet 1923, Isaak, père d'Avraam Kouchoul écrivit à son fils :

Je t'écris dans une vaste pièce où tout est si calme, que ta chère figure bien-aimée m'apparaît nettement, au point d'en devenir tangible. Je la contemple, je m'en rassasie, je lui souris et il me semble, mon chéri, que tu souris, et il me vient un sentiment de gaieté et de bien-être.

En 1924, Moïssei, frère d'Avraam Kouchoul, tomba gravement malade. Dans une lettre datée du 29 juin 1924, son père lui écrivit au sujet de Moïssei, alors alité et très affaibli : *Moïssei lit chacune de tes lettres* et, plus loin : *Ton frère fait des projets pour que nous soyons à nouveau tous réunis*. Moïssei mourut le 22 août 1924.

Semita Kouchoul (1906-1996, Eupatoria), restée, elle, en Crimée, put enfin rendre visite à son frère à Paris en 1968. Il faut souligner que la sœur d'Avraam Kouchoul joua un rôle important dans le maintien de la culture et de la mémoire nationale des Karaïmes de Crimée en période soviétique. L'*Album Mémorial des Karaïmes en France*⁸ lui réserve une pleine page, où l'on peut lire le commentaire suivant, face à sa photographie :

7. Son mari. N.d.A.

8. En 1970, sur l'initiative d'Ilya Koumyche, membre du bureau de l'Association des Karaïmes à Paris, fut constitué l'*Album Mémorial des Karaïmes en France*. Cet album inédit, bilingue russe-français, réunit 84 photos collectées auprès des membres de la communauté (N.d.A.).

Semita Isaakovna Kouchoul : historienne spécialiste de l'histoire des Karaïmes de Crimée, enseignante, émulatrice pour son peuple, collectrice d'archives qui se trouvent dans un musée portant son nom⁹

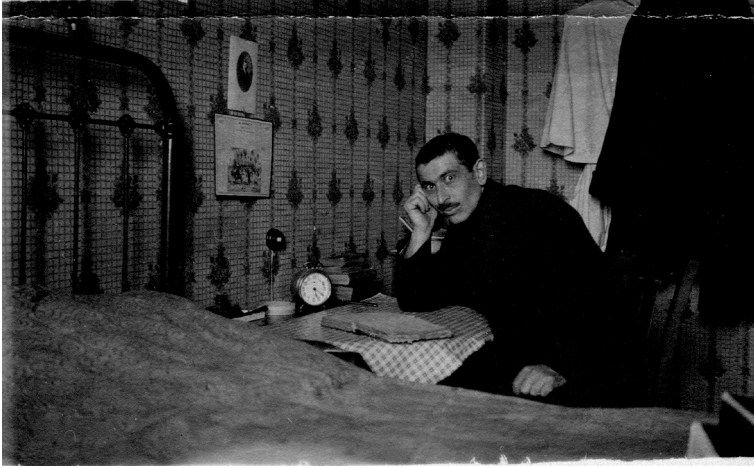


Image n° 1

Avraam Kouchoul à son domicile en banlieue parisienne, 1927.

© Michel Kefeli

Avraam Kouchoul n'avait pas pu terminer ses études, du fait de sa mobilisation dans l'Armée blanche, et toute sa vie, il a travaillé en France comme ouvrier-mécanicien dans l'industrie automobile. Parallèlement à une vie ouvrière matériellement modeste et dans une extrême solitude, Avraam Kouchoul écrit en autodidacte des études dans des domaines aussi variés que la morale et l'éthique, la philosophie, la recherche mathématique. Il composa également des poèmes, réalisa des dessins et publia deux essais scientifiques : *les Tendances éthiques dans la nature et leurs fondements scientifiquement concevables* (Paris, 1949) et *la Valeur des représentations scientifiques* (Paris, 1958). Par ailleurs, il écrivit une étude comparée et commentée de certains passages du Coran et de la Bible sous le titre (en russe, inédit) : *les Passages complètement immoraux du Coran et de la Bible*.

9. Le musée ethnographique des Karaïmes « Semita Kouchoul » (Karaimskij etnografičeskij musej « Semita Kouchoul ») fait partie de l'ensemble architectural comprenant la Grande et la Petite Kenassa d'Eupatoria (N.d.A.).

Dans un récit inédit, recueilli par Michel Kefeli (neveu de Jacques Kefeli), Avraam Kouchoul relate son enfance à Eupatoria au début du xx^e siècle, rythmée par les fêtes religieuses, puis l'évolution de sa pensée d'adulte vers l'athéisme, alors qu'il vivait en France :

Les fêtes religieuses que l'on marquait étaient : Pessah, Kippour et Pourim. Pessah se passait de cette manière : quelques jours avant le début de la fête, on faisait un grand ménage et nettoyage (*pes-salyk*). Puis, pendant sept jours, nous ne mangions pas du pain au levain, mais du pain azyme et de grandes galettes épaisses comme le doigt, décorées de motifs. Le premier et le dernier jour de la fête, mon père, mes frères et moi allions à la *kenassa*¹⁰. Plus tard, lorsque j'eus 14 ans, mon père me dit qu'il allait à la *kenassa* non par sentiment religieux, mais par sentiment national. Bien plus tard, lorsque j'étais en France, j'ai étudié la Torah et les prophètes (Isaïe, Jérémie, Ezékiel, etc.) et j'ai trouvé dans ces écrits tant de cruauté, que je me suis complètement détourné de la religion.

Dans le récit « Prière », publié ci-après, ce n'est sans doute pas tant la dimension métaphysique de la prière qui intéresse l'auteur, que sa dimension humaine. Avraam Kouchoul a aussi écrit un texte de souvenirs intitulé : « Chanson », et dont la thématique rejoint celle de « Prière ». « Chanson » se passe en Bulgarie, étape d'émigration transitoire d'Avraam Kouchoul – avant son installation définitive en France –, où il travailla dans une mine de charbon, avec ses camarades de régiment. L'auteur y relate une soirée passée entre vingt-six hommes venus des quatre coins de la Russie, entassés dans un baraquement sale et exigu, prêts à se bagarrer pour la moindre broutille. C'est alors que le temps d'une soirée va naître un moment particulier, où les ouvriers du baraquement, contre toute attente, entonnent à l'unisson une série de chants populaires :

Des chants russes, ukrainiens, cosaques, des chants fiers et joyeux, mélancoliques et tristes, se déversaient, l'un après l'autre. [...] J'écoute ces sons qui s'échappent librement et puissamment, et je remarque en moi la naissance d'un sentiment d'étrange affinité avec tous ces gens qui m'étaient si étrangers rien qu'une heure auparavant¹¹.

10. *Kenassa* : temple karaïte (N.d.A.).

11. Avraam KOUCHOUL, « Pesnja » [Chanson], *Rossija*, (Journal russe d'émigration), New York, 28 août 1964. Traduit du russe.

Dans ses deux récits « Chanson » et « Prière », Avraam Kouchoul exprime, tel un leitmotiv, son aspiration à un retour à la paix et à l'harmonie entre les êtres humains, à une réunification.



Image n° 2

Jacques Kefeli à son retour de Port-Arthur, Odessa 1905.

© Michel Kefeli

En Russie impériale, Jacques Kefeli commença à servir comme médecin militaire à partir de 1901. En 1902, il fut envoyé en Chine, où il participa à l'éradication d'une épidémie de choléra. Pendant la guerre russo-japonaise, Jacques Kefeli fut responsable d'une unité médicale de marine durant le siège de Port-Arthur (1905). En 1908, il fut appelé à siéger dans une commission officielle chargée d'étudier l'histoire de la guerre russo-japonaise, à Saint-Pétersbourg. C'est là qu'il soutint sa thèse de médecine : *les Pertes dans le contingent de la flotte russe*

dans la guerre avec le Japon. *Études statistiques*¹² en 1914. Pendant la Première Guerre mondiale, le médecin général Jacques Kefeli fut nommé gouverneur des villes de Kars (1915-1916), puis de Trébizonde (1916-1917), sur le front turc. Au poste de gouverneur, Jacques Kefeli avait le rang de conseiller d'État (*dejstvitel'nyj statskij sovetnik*). Jacques Kefeli quitta la Russie en 1919 et vécut sept ans à Constantinople, où il fut responsable d'une polyclinique et d'une pharmacie maritime russe. À Constantinople, Jacques Kefeli fut membre de la Commission sanitaire interalliée pour le Moyen-Orient en tant que représentant de la Russie (1919-1923)¹³. Il s'installa définitivement à Paris en 1926, à l'âge de 49 ans, laissant derrière lui une vie professionnelle pleine et accomplie, dont le cours allait s'interrompre brutalement.

Dans l'émigration, à Paris, Jacques Kefeli ne put pas exercer comme médecin, les diplômes des médecins russes n'étant pas reconnus en France. Employé tour à tour comme infirmier dans la polyclinique de la Croix-Rouge russe et comme veilleur de nuit, il fut confronté à de grandes difficultés matérielles, à l'image de la situation de nombreux émigrés russes. Au cours des années 1930, Jacques Kefeli prononça des conférences dans les milieux de l'émigration russe où il proposait l'instauration d'une « rente universelle », c'est-à-dire un revenu minimum garanti pour tous, comme solution à la crise économique et sociale. Il écrivit un essai sur ce thème, intitulé : *la Rente universelle (Grazhdanskaja renta)*.

La mort accidentelle de sa femme Raïssa le 17 avril 1942 fut pour Jacques Kefeli un coup terrible qui augmenta son sentiment d'isolement et l'incita à se réfugier dans l'écriture de ses souvenirs. Au cours des années 1950, Jacques Kefeli prit l'initiative de contacter ses anciens compagnons vétérans du siège de Port-Arthur pendant la guerre russo-japonaise de 1905, en demandant à chacun de rédiger un récit, afin de rassembler leurs souvenirs de guerre en un recueil où il inclut ses propres souvenirs. Ce recueil fut édité partiellement à New York en 1955, en russe, sous le titre : *Port-Arthur, vospominanija učastnikov (Port-Arthur, mémoires de vétérans)*.

En 1944, Jacques Kefeli fut confronté à la perte de documents d'archives liés aux événements de la Première Guerre mondiale, la révolution et la guerre civile, dont il avait été le témoin et acteur en Russie. Parmi ces documents se trouvait notamment un paquet d'archives ayant appartenu à son ancien supérieur hiérarchique et ami, le général Alexei Vladimirovitch Schwartz (1874-1953), que ce

12. *Poteri v ličnom sostave russkogo flota v vojnu s Japoniej. Statičeskie issledovanija.*

13. A. et I. POLKANOV, «Jakov Kefeli – poslednij sluga staroj Rossii» [Jacques Kefeli, dernier représentant de l'ancienne Russie], *Bregi Tavridy*, 1997, n° 2,3, p. 251-253.

dernier lui avait confié en 1919. Le chagrin et la contrariété devant cette perte poussèrent Jacques Kefeli à écrire un récit de mémoires : *À Odessa, aux côtés du Général Schwartz (automne 1918 – printemps 1919)*. Il y raconte les dernières heures avant l'évacuation de l'Armée blanche. Jacques Kefeli embarqua le 6 avril 1919 dans le port d'Odessa, sur « Le Caucase ». Il était accompagné de sa femme Raïssa, leur fils Serge âgé de 9 ans, ainsi que son jeune frère Michel. Le couple dut se séparer pour toujours des deux grandes filles que Raïssa avait eues d'un premier mariage :

Les filles de ma femme nous attendaient sur le quai. Elles nous avaient apporté des provisions pour la route et se préparaient à rejoindre leur père qui faisait la queue à la banque pour retirer ses valeurs du coffre-fort – mais hélas, les cours s'étaient effondrés. Des coups de feu se faisant entendre dans le port et dans la ville, ma femme pressait ses filles de rejoindre leur père. Nous fîmes tous nos adieux, sans nous douter que ma femme ne verrait plus jamais ses filles et mon fils – ses sœurs qu'il adorait. Quand les silhouettes des jeunes femmes disparurent dans la foule, ma femme en larmes dit : « Est-ce possible que ce soit pour toujours et que je ne les revoie plus jamais ? » Ce furent les derniers adieux. [...] Du côté d'Odessa, les tirs de fusils et de mitrailleuses s'étaient intensifiés. Par moments, on entendait les hurlements et les cris de la foule, ponctués de coups de canon clairsemés. D'une certaine manière, c'était un soulagement de constater que nous étions sortis de ce chaos. C'était d'autant plus triste de penser à nos proches et à notre famille, restés là-bas¹⁴.

14. Jacques KEFELI, *S Generalom Švarcem v Odesse (osen' 1918 – vesna 1919)*, [À Odessa, aux côtés du Général Schwartz (automne 1918 – printemps 1919)], tapuscrit, Paris, 1944, fond privé, p. 53 et 61. Traduit du russe. Partiellement publié dans la revue d'émigration *Voenna-istoričeskij vestnik*, Paris, 1970, n° 35, 36 et 37.



Image n° 3

Le Caucase, bateau français sur lequel furent évacués vers Constantinople Jacques Kefeli, sa femme Raïssa (née Karga) et leur fils Serge, 9 ans, ainsi que son jeune frère Michel, en avril 1919. Jacques et Michel Kefeli figurent au centre.

© Michel Kefeli

Avraam Kouchoul et Jacques Kefeli, deux auteurs karaïmes de Crimée, émigrés russes, ont tous deux vécu dans une communauté à forte identité et dans le même temps, étaient imprégnés de culture russe. Tous deux expriment la souffrance de l'arrachement à la terre d'origine, la solitude, l'isolement et l'aspiration à la communauté.

Avec quelques différences toutefois. Jacques Kefeli était resté fidèle jusqu'à sa mort à sa foi, comme en témoigne la tombe qu'il a dessinée pour sa femme et pour lui-même. Avraam Kouchoul qui a, par exemple, écrit dans la revue *Raison présente*, était de sensibilité laïque. Cette différence entre Jacques Kefeli resté religieux, et Avraam Kouchoul athée, peut notamment s'expliquer par l'influence de la figure paternelle chez chacun d'entre eux : Iossif, le père de Jacques Kefeli, était Ulu-Hazzan d'Odessa, grand prêtre karaïte d'une des plus importantes communautés karaïmes après Eupatoria. Isaak, le père d'Avraam Kouchoul, fut maître d'école primaire à Eupatoria avant la révolution ; il militait dans le parti KD (Constitutionnel démocrate) et revendiquait une identité karaïme d'abord nationale plutôt que religieuse, tout en considérant les cérémonies religieuses comme facteur de maintien de la vie communautaire.

Il est frappant de voir dans ces deux textes la même douleur de la séparation,

la même nostalgie du groupe. Les deux auteurs se remémorent leur vie passée dans leur communauté d'appartenance et, chacun à sa manière, met la communauté – *džemaat* en karaïme – au cœur de son récit.

Jacques Kefeli magnifie le souvenir de sa communauté inscrite dans une histoire séculaire.

Avraam Kouchoul évoque l'espoir d'une fraternité nouvelle.

Prière, Avraam Kouchoul,

Traduit du russe par Blandine Guyot

Novembre 1920. L'Armée blanche quittait la Crimée. Le contingent de notre école militaire fut évacué de Sébastopol. Nous attendions l'embarquement sur les quais. Entremêlée aux chariots et aux baluchons, une foule maussade aux visages tannés par le vent, emmitoufflée dans des manteaux militaires, des capes de feutres, des bonnets caucasiens, des toques de fourrure... Cette foule se faisait de plus en plus compacte et dense et, lentement, avec obstination, se dirigeait vers les embarcadères. Les gens se déversaient sur les nombreuses passerelles, puis s'éparpillaient sur les ponts des bateaux, se rassemblaient dans les cales...

Ce mouvement dura toute la journée. La tombée de la nuit n'arrêta pas l'obstination de ce mouvement. L'obscurité ne faisait que raviver l'angoisse secrète au fond des cœurs, on était aux aguets, on restait sur ses gardes. Des voix isolées s'échappaient de cette sombre masse humaine et montaient dans l'obscurité, sèchement incisives. Les lueurs d'incendie que l'on apercevait au loin nourrissaient confusément l'inquiétude, le désarroi, le chagrin. Les cris intermittents des cygnes nous faisaient sursauter. Après s'être fait bousculer dans une cohue interminable, nous embarquâmes sur un charbonnier norvégien. Nous étions sur le bateau, tandis que sur les quais, le même spectacle continuait, on entendait des voix, des bruits, les cris des cygnes... Nous ressentions confusément un poids sur le cœur. Les jeunes militaires, après s'être introduits dans les cales, s'abandonnèrent à un profond sommeil.

Le lendemain matin, nous naviguions en pleine mer. On ne voyait plus la terre. Partout s'étendait une surface verdâtre rude et peu accueillante, ourlée d'écume. Au-dessus de cette étendue d'eau répondait le ciel, un ciel bas et morose, alourdi par les nuages d'automne. Au loin, on apercevait dans la brume les minuscules silhouettes et la fumée de deux bateaux. Le vent soufflait.

L'ennui, le vide. Une journée pesante commençait, sans rien pour la remplir. Les militaires sortaient sur le pont, descendaient dans les cales, puis remontaient sur le pont. En bas, dans les cales, plongées dans la pénombre, on distinguait les cloisons de planches, on respirait la poussière de charbon. En haut, sur le pont, toujours le même enchevêtrement de mâts et de tuyaux et tout autour, la mer âpre sans fin et ce même défilement de nuages sombres.

Le jour gris tirait lentement vers un soir glacial. Il devint très désagréable de rester sur le pont. Les militaires rentrèrent dans les cales. Une obscurité presque complète y régnait. Certains essayaient de s'endormir, d'autres discutaient à voix basse, d'autres encore, à l'esprit prévoyant, mâchonnaient quelque nourriture qu'ils avaient pris le temps d'emporter avec eux. Ceux d'entre les militaires qui avaient rempli leurs baluchons et sacs de tout ce qu'il leur avait été possible de prendre dans les entrepôts abandonnés, s'occupaient à réunir et trier les provisions de leur fruste bagage. Dans un coin, un groupe serré autour d'un bout de chandelle trouvé on ne sait où, jouait aux cartes pour de l'argent qui n'était plus en circulation. La journée de voyage avait complètement éteint l'allure des militaires.

Soudain, dans la cale occupée par le deuxième semi-bataillon, la voix sonore de l'officier de service retentit :

« Chefs de section, rassemblez les gens pour la prière. Tous sur le pont ! »

Le cri de l'officier parut incongru, étrange dans cette situation. Il fut accueilli avec surprise, presque avec hostilité.

Cependant, l'ordre de l'officier fut exécuté sur-le-champ par les chefs de sections et de plusieurs coins de la cale, des voix s'élevaient :

« Sortez pour la prière, préparez-vous à la prière ! »

La sombre masse des corps qui jonchaient la cale se mit à bouger. Une faible rumeur de mécontentement parcourut la cale. De cette rumeur s'échappèrent deux ou trois remarques plus audacieuses, propres à l'esprit rebelle qui sommeille toujours au sein d'une masse humaine. En désordre, avec indolence et contre leur gré, les militaires montèrent quand même sur le pont.

Un goulot d'étranglement s'était formé à la sortie. Un par un, les militaires gravirent les marches de l'étroit escalier vertical qui menaient au pont. Le même flux sortait d'une autre cale occupée par les militaires du premier demi-bataillon. Se piétinant, se bousculant, le bataillon prit place dans un ordre improvisé dû au manque de place. On entendait les voix des chefs de section et des adjudants-chefs qui maintenaient l'ordre et dans le sillage des voix, les rangs s'avançaient ou au contraire, reculaient maladroitement ou bien se poussaient sur le côté. Enfin, un certain ordre fut obtenu et, à ce moment-là seulement, apparut l'officier de service.

« Garde à vous ! » Cet ordre sortit haut et fort de la large poitrine de l'officier, comme il avait retenti des centaines de fois dans les murs de l'école militaire, et l'on aurait dit que cela lui était complètement égal à cette voix que le vent marin s'emparât d'elle et l'emportât dans l'espace inconnu.

Il n'y eut plus un mouvement. Le bataillon se fit immobile.

L'officier de service attendait l'instant propice. Cet instant où une force invisible, incompréhensible, allait redresser les gens, leur donner une épaisseur sonore, les magnétiser en un grand tout unifié. Une force se déversa sur les rangs et les figea. Maintenant, la prière allait commencer. Chacun savait que cette prière ne serait pas une prière ordinaire. Elle serait particulière, solennelle, puissante. Chacun attendait maintenant d'entendre la voix puissante de ce grand tout auquel il appartenait et qu'il sentait.

« Pour la prière, chapeaux bas ! » ordonna l'officier de service.

Dans les rangs, il y eut un mouvement de têtes qui se dénudent.

« Dites la prière ! » Et l'officier de service se retourna de l'arrière vers le front, ôta sa toque et se figea.

En un instant, ce fut le silence. Puis, doucement, mais avec assurance, des voix se mirent à chanter : « Notre Père... » et immédiatement, les quatre cents jeunes voix de tout le bataillon entonnèrent « qui êtes aux cieux »... Un chant simple, puissant et entier retentit, recouvrant tout autour de lui.

Les quatre cents corps d'hommes ne formaient plus qu'un seul corps, les quatre cents âmes, une seule âme. Sans effort, ces grandes âmes et ces corps avaient arraché un chant qui sonnait comme le tonnerre.

Je me suis demandé par la suite d'où était venue cette inspiration, cette harmonie. Qu'est-ce qui avait donné cette force ? Est-ce parce que c'était la première prière dans l'exil ? Peut-être. Ou bien tout ce que nous avons vécu récemment et notre situation inhabituelle avaient produit un effet ? Ou bien encore, parce que nous étions des Russes sur un bateau étranger ? Peut-être bien tout cela à la fois ? Je ne sais pas. Qui parmi nous sur le bateau aurait pu répondre à cette question ?

Au moment même où nous priions, nous sentions que ce qui se passait sous nos yeux, nous n'allions plus le revoir souvent. Quelque chose dont on se souviendrait, pensions-nous. Et, en effet, nous nous en sommes souvenus.

Quand les derniers mots de la prière furent prononcés, entremêlés au vent marin qui soufflait sur le pont et que l'officier de service, se retournant, ordonna « dispersez-vous ! », cet ordre sembla tomber dans le silence avec impertinence. Le bataillon se mit en mouvement, on recoiffa les chapeaux. Soudain, ce grand tout qui venait juste d'exister se fractionna, se dispersa. Certains rentrèrent dans la cale, d'autres s'accouèrent aux rambardes et regardèrent la mer. Le vent redoublait de force. L'horizon se voilait sous le crépuscule. Une lourde vague de plomb s'écrasa sur le bord. Dans le vrombissement régulier du moteur, sans répit, indifférent, le bateau filait droit devant.

Drancy, 1930

Le sage Hakim Isak, légende ancienne de Crimée, Jacques Kefeli*Traduit du russe par Grégoire Tsigoïan et Blandine Guyot*

-Il y a cinq ans, feu Prik Ioussoup-Beï (Iossif Abramovitch), qui se trouvait en même temps que moi à la clinique de la rue Michel-Ange, alors que je lui rendais visite pour bavarder au moment de mon congé de sortie, me raconta comment fut sagement résolue une affaire importante du Khan de Crimée grâce à Hakima Isak, aïeul de Prik en lignée maternelle, médecin et sage vivant à Kalé bien longtemps avant l'annexion de la Crimée par la Russie.

Ce sage jugement de Hakim Isak est archivé dans les « Registres anciens des cadis » du Khanat de Crimée, au même titre que d'autres événements importants du royaume des Guireï.

L'affaire se passa à Bakhtchisarai. Le jeune Khan Guireï (dont je ne me souviens plus du prénom) partait en campagne dans les steppes, devenues russes aujourd'hui. Prenant congé de sa jeune épouse favorite qui l'accompagnait à l'extérieur du palais, le Khan atteignit avec elle la rivière *Tchourouk Sou* (« Eau trouble ») qui coulait en bordure des jardins du *Sarai* (« palais », dans notre langue).

L'étiquette à la fois de l'islam et de la cour exigeait qu'ils se séparent. La jeune Khancha, agrippée à la selle de son mari adoré, maître et souverain, embrassait ses genoux.

Sans quitter des yeux le défilé des régiments de cavalerie Nogai, ses serviteurs aux yeux baissés ainsi que les dignitaires de sa suite, le jeune Khan, ému, s'efforçait d'apaiser sa femme adorée, lui promettant de revenir rapidement avec un riche butin et de parer d'étoffes, d'or et de pierres précieuses sa beauté sans pareille.

Il regarda une dernière fois les yeux de sa femme qui le contemplait en pleurs sous son voile et... sous l'effet soudain d'un sentiment de jalousie qui s'insinuait en lui, au milieu du petit pont sur l'étroite rivière *Tchourouk Sou*, du haut de son cheval, il adressa à sa femme la formule conventionnelle islamique du divorce :

« Si tu franchis cette eau (*bu sunu keçersen*) avant mon retour – dit-il en désignant de sa selle le ruisseau tumultueux –, que sept *talaks* nous séparent (*yedi talak ayersin*) ».

La signification de *talak* m'est inconnue.

Si un Tatar prononce une telle phrase à sa femme, fût-ce sous l'effet d'un accès de colère, même sans témoins, le divorce est tenu pour valide et irréversible.

Le Khan fouetta son cheval et partit au galop rejoindre ses troupes.

Plusieurs mois s'écoulèrent. La cour demeura longtemps sans nouvelles du souverain. La Khancha amoureuse du Khan et aimée de lui, se lamentait, pleurait et priait.

Enfin, un messager arriva au galop, apportant l'heureuse nouvelle : le Khan était sur le chemin du retour avec un énorme butin, il adressait son salut et ses cadeaux à sa cour, aux dignitaires et à son épouse favorite. Selon le cérémonial de la cour du Khan, les princes vassaux, les mirzas, ainsi que le gardien de la couronne, le Kalé Agassic, apportant le turban du Khan, partirent à sa rencontre à Or (Perekop).

En pénétrant sur la terre de Crimée, le Khan se débarrassa de ses vêtements guerriers en cuir et dans sa tenue habituelle, portant le turban, il s'approcha de sa capitale à la tête de sa horde victorieuse.

La cour, les parents et les épouses s'étaient rassemblés à l'entrée du *Sarai*, dans l'attente de leur souverain.

Les sons des zournas et des tambours, le piétinement des sabots et le hennissement des chevaux se firent entendre. Le Khan apparut à travers les arbres des jardins entourant le *Sarai*, et fit tourner bride à son cheval dans la direction du palais.

La Khancha vit son époux et, oubliant toute retenue féminine, se précipita à sa rencontre. D'un bond, elle franchit le petit pont de bois et tomba aux genoux de son mari, les embrassant et les arrosant de larmes de joie.

Le Khan, heureux de l'accueil et de l'amour de sa femme fidèle, étreignit sa belle dans ses bras et, apercevant le petit pont au-dessus de la rivière... se souvint tout à coup du serment prononcé le jour de leurs adieux.

« Qu'as-tu fait, insensée ? As-tu oublié mon vœu et mon serment ? Ô Allah, Allah ! Dans quelle douleur tu me jettes (*ne bela ogradim men*). Tu n'es plus ma femme ! Nous sommes divorcés ! »

La Khancha leva les bras au ciel et s'effondra en sanglots aux sabots du cheval de son ancien mari.

Le désespoir régnait au palais. La victoire et le butin ne réjouissaient personne. Le Khan était sombre et s'isolait. Les mirzas, mollahs et derviches réfléchirent longtemps pour trouver un moyen de venir en aide à leur brave et jeune Khan, orgueil de son peuple, terrassé par le chagrin à l'instant d'un bonheur mérité.

Selon la loi de Mahomet, un nouveau mariage avec sa femme divorcée n'était possible qu'à la condition que la femme divorcée épousât préalablement une autre personne, obtienne ensuite le divorce de son second mari et soit libérée pour une troisième union. Dans ce cas seulement, le premier mari aurait été en droit d'épouser à nouveau son ancienne femme.

Ainsi est la Loi.

L'orgueil de l'homme et la dignité du souverain excluaient cette voie.

La situation était sans issue pour le Khan, musulman pieux, et désespérante pour la femme inconsolable, aimant infiniment et ardemment aimée.

Personne ne trouvait de solution.

C'est alors que le Kalé Agassi (dont j'ignore le prénom), prince des Karaïmes – peuple vivant depuis des temps immémoriaux à Kalé (la forteresse), toute proche de la capitale des Guireï – et selon une tradition séculaire de leur lignée, gardien de la couronne des Khans,

attira l'attention des mirzas, mollahs et de son souverain sur Hakim Isak, célèbre médecin guérisseur et sage, et proposa de recourir à son sage conseil.

Les dignitaires du Khanat, qui avaient soit entendu parler du Hakim (médecin) de Kalé, soit le connaissaient personnellement, donnèrent leur accord à la proposition du prince de « l'antique forteresse ».

Ils envoyèrent un émissaire le quêrir, et Hakim Isak se présenta au Khan.

Le Khan, en présence des dignitaires, commença à exposer son affaire au médecin.

Le sage interrompit son souverain.

« Sire, tu dois me raconter ce qui s'est passé sur les lieux mêmes où tu as fait serment à ta femme, afin que, tenant compte de toutes les circonstances, je puisse correctement juger de ton affaire », dit Hakim Isak au Khan.

Le Khan sortit de son *Sarai* et, en compagnie du Hakim, le sage de Kalé, et de ses dignitaires, se dirigea vers la rivière.

Chemin faisant, Isak s'arrêta près d'un arbrisseau, sortit de son caftan un couteau pliant et coupa des branches desséchées. Marchant aux côtés de son souverain, il commença à élaguer les branches. Les copeaux tombaient au sol.

Arrivé au pont, le Khan s'arrêta et commença à raconter précisément ce qui s'était passé. Hakim poursuivait son travail avec les brindilles de bois mort, les copeaux se répandaient sur le pont. Puis, il se tourna vers la balustrade du pont, continuant toujours à tailler les branches, les copeaux qui auparavant tombaient sur le sol et sur le pont, dès lors tombaient dans l'eau. L'eau du ruisseau coulait rapidement et les entraînait dans le courant.

Lorsque le Khan termina son récit, Hakim Isak lui dit :

« Sire, en prêtant serment avant ton départ en campagne, tu as prononcé : “ Si, avant mon retour, tu franchis cette eau (*bu sunu keçersen*)...” Mais vois avec quelle rapidité l'eau s'écoule sous tes pieds et emporte les copeaux. Cette eau, que tu as interdit à ta femme de franchir, a déjà rejoint la mer depuis six mois. Si tu lui avais interdit de franchir le pont, là où tu vois les copeaux immobiles, elle aurait transgressé ton interdit, mais tu lui as défendu de franchir l'eau, laquelle s'est depuis longtemps jetée dans la mer Noire. Elle n'a pas traversé cette eau. Ta femme n'a pas failli à ton serment. Elle est pure devant Dieu et devant toi, Notre Souverain. »

a. *Hakim* en tatar signifie « le médecin » (N.d.A.)

b. *Talak* signifie « divorce » (N.d.A.).

c. Le *Kalé Agassi* signifie littéralement « le Gouverneur de la forteresse » (N.d.A.).

Les descendants des personnages de la légende ancienne

Le passé enfoui ressuscite si on l'arrose avec l'eau vive du présent. De la nuit des temps ressurgissent alors nos aïeux, non plus sous l'aspect de héros légendaires, mais sous les traits de leurs descendants, nos modestes contemporains. Le passé perd en beauté lointaine, mais gagne en proche vérité.

Les souvenirs du passé et des morts d'un côté, l'intuition de l'avenir de l'autre, semblent prolonger notre siècle de part et d'autre, à la fois en arrière et en avant.

L'homme a toujours aimé considérer non seulement le moment présent, mais aussi le passé immense de ses prédécesseurs et l'avenir infini de sa postérité.

Le passé est toujours un accompli, l'avenir – souvent un simple mirage. C'est pourquoi le passé est le fondement de l'avenir.

Le drame que nous racontons eut lieu en Crimée. De nombreux siècles nous relie à la Crimée, moi et mes compatriotes, peut-être même cinq millénaires (cf. les études du professeur Baschmakoff¹⁵).

Nous, les Karaïmes de Crimée (*Karai – Kerai – Karaites – Tatars noirs*), en tant que peuple – aujourd'hui « poignée ethnique (*bir avuç millet*¹⁶) » – sous les coups des cataclysmes politiques de notre époque, disparaissions de la surface de la Terre.

15. Alexandre BASCHMAKOFF est l'auteur du livre *Cinquante siècles d'évolution ethnique autour de la mer Noire*, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1937.

16. Traduction en langue karaïme de « poignée ethnique » (N.d.A.).

Laissons de côté cette pensée d'une réalité qui s'efface devant nous et jusqu'à cinq cents ans en arrière pour nous relier quelques instants à notre passé lointain, au temps où nos aïeux se souvenaient encore de leurs ancêtres qui, en ces temps reculés, influaient manifestement sur le destin politique de toute l'Asie et de l'Europe, et n'étaient pas insensibles à l'art et à la culture de ces continents.

Les caprices du destin – « Kismet » aurait dit mon arrière-grand-mère, « les voies du Seigneur sont impénétrables » aurait dit quant à elle ma nourrice Maria Voronkova – : ce passé ancien, incarné par des générations de descendants durant un demi-millénaire, prend le visage aujourd'hui... à Paris... d'émigrés russes !

À ce propos, je voudrais évoquer les descendants des principaux personnages de ce drame cités par feu Prik, et qui me sont connus.

Cela permettra au lecteur étranger à la Crimée de ressentir plus fidèlement la vérité de cette légende ancienne, telle qu'elle nous est parvenue, par écrit et aussi oralement, jusqu'à nos jours.

Les descendants du Hakim

Sage et médecin, le Karaïme Hakim Isak vivait à Kalé près de Bakhtchisarai, il y a 400 ans.

Un de ses descendants en lignée maternelle fut feu Iossif Abramovitch Prik.

Une descendante en lignée paternelle est la célèbre cantatrice Anna El Tour¹⁷, vivant maintenant à Paris et dont le nom de jeune fille est Isakovitch. Les noms de famille Isakov et Isakovitch sont rares parmi les Karaïmes, ils ont pour origine le prénom de leur ancêtre, Hakim Isak.

Tout cela me fut confié par feu Iossif A. Prik.

Elichaka, le dernier des Isakov, mourut à Sébastopol à la fin du siècle dernier. Il était le mari de Gülüş-Tota, née Aga, sœur cadette de ma grand-mère maternelle.

La famille Isakovitch existe encore, mais son dernier représentant, vivant en Russie, semble ne pas avoir de postérité.

Les noms de famille karaïmes de Crimée, turcs en général – selon les études du capitaine Fiodor S. Foroumda¹⁸, désignent des animaux, oiseaux, insectes, des particularités physiques ou de caractères, des professions ou des lieux d'origine,

17. Anna EL TOUR (4 juin 1886, Odessa - 30 mai 1954, Amsterdam). « El Tour » était son pseudonyme d'artiste (N.d.A.).

18. Fiodor FOROUMDA (5 février 1885, Karassoubazar - 7 avril 1946, Paris), Karaïme émigré en France, était le Hazzan (prêtre) de la communauté des Karaïmes à Paris (N.d.A.).

mais ne correspondent jamais à des prénoms, exception faite de certains cas de personnes dont les noms se sont constitués durant la période russe de la Crimée.

Descendance princière chez les Karaïmes

Parmi les descendants des princes Karaïmes de la troisième et dernière dynastie, outre ceux restés sur le sol natal en Russie, on trouve les trois frères Aga, installés à Paris et en Amérique. Leur titre s'est transformé en nom de famille.

Ils sont mes parents éloignés : leur père était cousin au troisième degré (*Kardach Ahtiklari*) de ma mère et de la mère de mon épouse défunte ; leur mère commune, Beroukha Sakiztchi, née Aga, était descendante directe de la dernière dynastie des Karaïmes vassaux des Khans de Crimée, princes régnants.

Les noms de famille Agine et Aganine proviennent du nom de famille Aga (ils ont été russifiés). Il y a près de 100 ans, vivaient à Nikolaïev les trois frères Aga, arrière-petits-fils du dernier prince régnant, Benjamin Aga.

L'un d'eux a conservé son titre sous forme de nom de famille, les deux autres ont changé leurs noms en Agine et Aganine. Tous les deux sont les oncles de ma grand-mère maternelle.

Mes contemporains, Karaïmes « éclairés », ignorent cela.

Les Khans tatars du Khanat de Crimée

J'ajouterai quelques détails sur la descendance du héros principal du drame, le Khan Guireï de Crimée, mais je ne sais rien quant à l'héroïne, sa bien-aimée. Peut-être, les fruits de leur amour heureux sont-ils les princes du Khanat de Crimée, les Sultans Krym Guireï, dont je vais vous entretenir maintenant.

Portant le nom de leur quadrisaïeul, ils ont peut-être aussi en eux le sang de sa bien-aimée, leur arrière-grand-mère ? En ce cas, ils ne sont pas seulement les descendants du jeune Khan amoureux mais aussi ceux de sa femme bien-aimée qu'avait à nouveau réunis Hakim Isak pour leur bonheur commun.

J'ai lié connaissance à Paris avec l'un d'entre eux, Sultan Guireï, en suivant des conférences du professeur Alexandre Baschmakoff à l'Institut d'anthropologie de la faculté de médecine en 1937. Général de cavalerie dans l'armée impériale russe, il avait presque complètement perdu les traits de visage mongoloïdes.

Son destin fut tragique. Il fut exécuté par les autorités soviétiques lors du procès des Vlassoviens, en même temps que l'écrivain et général Piotr Krasnoff.

Le second descendant des Guireï à Paris est mon ancien camarade de marine et de la défense de Port-Arthur, le lieutenant Rafail Petrovitch Zotoff. Je n'appris que récemment et par le plus grand des hasards sa parenté très proche avec les anciens souverains de l'actuelle Russie du Sud.

Rafail Petrovitch Zotoff est un émigré, il a 71 ans, son visage est de type d'Europe méridionale. Il vit avec sa femme à Issy-Les-Moulineaux.

Ce prince du Khanat de Crimée est un descendant direct du dernier Khan en lignée masculine.

Quand Chaguine-Guireï fut fait prisonnier, son héritier s'enfuit en Turquie. L'une de ses épouses fut capturée avec son enfant.

Le prince Potemkine de Tauride emmena la mère et l'enfant à Saint-Pétersbourg et les présenta à l'impératrice Catherine II, laquelle cajola ses prisonniers et les fit baptiser. Le garçon reçu le prénom de Rafail qui, dès lors et jusqu'à nos jours, se conserva de génération en génération chez les Zotoff. L'enfant ressemblait beaucoup au chambellan favori de l'impératrice qui s'appelait Zotoff ; c'est pourquoi la souveraine lui accorda le nom de famille Zotoff et le fit admettre dans le corps d'armée Chliakhetski.

Le premier Zotoff participa en qualité d'officier à la guerre patriotique de 1812 et fut grièvement blessé à la bataille de Leipzig. Le fils, le petit-fils, le grand-père et l'arrière-grand-père du Zotoff contemporain furent de prolifiques auteurs de théâtre, célèbres en leur temps.

Tout ceci est mentionné dans le dictionnaire encyclopédique russe de Grenat, tome III, édition 1895, où leurs généalogies sont détaillées.

Le dernier authentique Guireï-Sultan

Je connaissais et j'étais en bonnes relations avec le troisième descendant des souverains de mes aïeux au cours des quatre derniers siècles, le sénateur de l'empire russe, Sultan (prince) Krym Guireï – Nikolaï Alexandrovitch, si ma mémoire ne me fait pas défaut après trente ans d'infortune dans l'émigration.

Officier de la garde dans sa jeunesse, puis dignitaire, Gouverneur général adjoint de Sa Majesté impériale au Caucase, section civile, dans les années qui précédèrent la Première Guerre mondiale, Sultan Nikolaï Alexandrovitch Krym Guireï fut conseiller secret et sénateur à l'heure de la retraite. La mère du sénateur était d'origine anglaise ; il appartenait à l'Église anglicane. Par son aspect extérieur, c'était un pur Guireï. De taille au-dessus de la moyenne, corpulent, de belle prestance, avec un visage encadré de favoris, aux pommettes saillantes mongoles, une grande barbe semi-rousse et des yeux de type tatar prononcé.

De par son caractère, il était d'une grande et paisible dignité. Bien que conservant tous les traits extérieurs d'un Asiate, il avait hérité de sa mère anglaise un goût prononcé pour le sport et, dans les dernières années avant la Grande Guerre, participait aux rassemblements des Sokols à Prague.

Au cours de l'année 1915, nous séjournions dans notre datcha à Oranienbaum.

Sultan Krym Guireï était venu passer une journée chez nous avec le diplomate Seraïa Markovitch Chapchal qui devint plus tard Gakhham¹⁹ des Karaïmes de Tauride et d'Odessa. Je me souviens encore aujourd'hui de ce descendant vivant du héros de notre drame, le jeune amoureux Guireï, lequel à un âge avancé devait être, selon toute vraisemblance, la réplique exacte de son arrière-arrière-arrière-petit-fils, l'honorable Nikolai Alexandrovitch.

Après le déjeuner, nous décidâmes de faire tous ensemble une promenade dans le parc. Sultan Krym Guireï établit immédiatement les relations les plus amicales avec notre fils, alors âgé de 5 ans. Ils se prirent tous deux par la main marchant devant nous.

Le vieil homme, avec un sérieux d'homme d'affaires, s'entretenait avec Serioja d'une question importante pour tous les deux, à savoir s'il était possible, en courant chacun d'un côté de l'allée circulaire, de rejoindre « maman » à l'autre bout. Et sur-le-champ, Serioja partit en courant, tout en surveillant du coin de l'œil son arbitre sportif.

La fille de Sultan Nikolai Alexandrovitch Krym Guireï et de son épouse, née comtesse Gendrikova – leur unique enfant – avait été mariée en première noce avec mon co-naviguant sur le cuirassé « Peresvet » en 1903, le lieutenant contre-amiral P. P. Osteletski, décédé cet hiver à Paris.

Mon dernier souvenir de feu Sultan Krym Guireï date de l'année 1916. En ce temps-là, je servais à Trébizonde où j'avais été nommé maire de la ville. Trois amis étaient en visite à Eupatoria : Seraïa Chapchal, alors Gakhham des Karaïmes de Tauride et d'Odessa, le professeur turcologue Smirnov de l'université de Petrograd et Sultan Krym Guireï, et je reçus de chacun d'eux une carte de visite avec des vœux de succès qui me furent remises par le capitaine d'un bateau de la flotte des Volontaires arrivant directement d'Eupatoria.

Comme j'aurais aimé lire ce récit de l'histoire de son quadrisaïeul amoureux à Sultan Nikolai Alexandrovitch Krym Guireï, mais il n'est plus des nôtres depuis longtemps. Il est mort de faim à Leningrad pendant l'époque du communisme de guerre.

J'offre ces lignes comme une poignée de terre au pied des tombes sept fois centenaires de mes ancêtres, en forme de selle de cheval, dans la vallée de Josaphat, dans le bois sacré de « Balta-Tyimez » (« que la hache ne touchera pas »), près de Bakhtchisarai dans ma Crimée natale, et sur la tombe semblable et solitaire de mon épouse à Neuilly. Paris, 1950

19. *Gakhham* : chef religieux karaïte (N.d.A.).



Image n° 4

Tombe de Jacques Kefeli et Raïssa, née Karga, érigée en 1942.
Cimetière de Neuilly-sur-Seine.

© Blandine Guyot

SLOVO

140 Le discours autobiographique à l'épreuve des pouvoirs
Europe - Russie - Eurasie - n° 47



Image n° 5

Graveur de pierre dans le cimetière karaïme de « Balta Tyimez »,
vallée de Josaphat, près de Bakhtchisarai, Crimée

© Dessin d'Auguste Raffet, 1837

Bibliographie

- DUGUL, Tatiana, «Junker isxoda» [Junker de l'exode], *Krymskaja Pravda*, 22 novembre 2013. Article sur Avraam Kouchoul, URL : <http://www.pravda.crimea.ua/newspapers/2013/11/22/yunker-ishxoda>
- KEFELI, Jacques, *Port-Arthur, vospominanija učastnikov* [Port-Arthur, mémoires de vétérans], New York, Ed. Tchekhov, 1995.
- KEFELI, Jacques, *S Generalom Švarčem v Odesse (osen' 1918 – vesna 1919) [À Odessa, aux côtés du Général Schwartz (automne 1918 – printemps 1919)]*, tapuscrit, Paris, 1944, fond privé. Partiellement publié dans la revue d'émigration *Voenno-istoričeskij vestnik*, Paris, 1970, n° 35, 36 et 37.
- KORLJAKOV, Andrej, *Ruskaja èmigracija v fotografijax 1917-1947 : po puti k uspexu*, [L'émigration russe en photos 1917-1947 : vers le succès], T. 3, Paris, YMCA Press, 2005, 1 000 photos, 463 p.
- KOUCHOUL, Avraam, «Pesnja» [Chanson], *Rossija*, New York, 28 août 1964.
- POLKANOV, Anna et Jurij, «Jakov Kefeli – Poslednij sluga staroj Rossii» [Jacques Kefeli, dernier représentant de l'ancienne Russie], *Bregi Tavridy*, 1997, n° 2, 3, p. 251-253.
- SZYSZMAN, Simon, *le Karaïsme*, Paris, L'Âge d'Homme, 1980, 247 p.
- SZYSZMAN, Simon, « Les passionnants manuscrits d'Abraham Firkowicz », *Archeologia*, n° 78, janvier 1975, p. 61-68.
- VASIL'EV, Konstantin, «Doktor mediciny Ja.I. Kefeli (1876-1962)», [Jacques Kefeli, Docteur en Médecine], *Sums'ka starovina*, n° 31-32, 2010, p. 149-160.

Résumé : dans cet article sont présentés deux récits dont les auteurs, Avraam Kouchoul et Jacques Kefeli, étaient Karaïmes de Crimée. Ils avaient combattu dans l'Armée blanche et émigrèrent en France, dans les années 1920, à la suite des événements de la révolution russe. Dans son récit « Prière » [*Molitva*], écrit en 1930, et publié en russe en France dans le journal *Russkaja Mysl'* n° 45 (4820), le 26 novembre 2010, Avraam Kouchoul relate le moment de l'exil en

novembre 1920, au départ du port de Sébastopol, en Crimée, et sa traversée en bateau sur la mer Noire en route vers Constantinople. Dans le récit « Le Sage Hakim Isak, légende ancienne de Crimée » [*Mudreč Hakim Isak, drevnaja krymskaja byl'*], publié en russe dans la revue d'émigration *Vozroždenie* n° 47, Paris, 1955, l'histoire se passe dans la période du Khanat de Crimée, autour du palais de Bakhtchisarai et de la forteresse de Tchoufout-Kalé. Le Khan et son épouse favorite s'aiment d'un amour partagé, mais l'ombre d'une séparation plane sur leur couple. Un médecin karaïme, Hakim Isak, renommé pour sa sagesse, est appelé à la Cour pour tenter de dénouer ce drame. L'auteur, Jacque Kefeli, consacre la seconde partie de son récit aux descendants des personnages de la légende, ses contemporains dans l'émigration en France.

Abstract: Two tales are being proposed, whose authors, Avraam Kouchoul and Jacques Kefeli, were Crimean Karaims. They had combated in the White Army and emigrated to France in the 20ties, following the events of the Russian revolution. In his tale « Prayer » [Molitva], written in 1930 and published in Russian in France in the review Russkaja Mysl' n° 45 (4820), November 26, 2010, Avraam Kouchoul describes the moment of exile in November 1920, his departure from the port of Sebastopol, Crimea and his crossing of the Black Sea on a ship towards Constantinople. In the tale « The Wise Hakim Isak, ancient legend of Crimea » [Mudreč Hakim Isak, drevnaja krymskaja byl'], published in Russian in the emigration review Vozroždenie N° 47, Paris, 1955, the story takes place in the period of the Crimean Khanat, around Bakhtchisaraj palace and Choufout Kale fortress. The Khan and his favorite spouse are in love with each other, but are threatened by divorce in spite of themselves. A Karaim doctor, Hakim Isak, renamed for his wisdom, is called to Court to try and solve this drama. The author, Jacques Kefeli, dedicates the second part of his tale to the descendants of the legend's figures, his contemporaries in emigration in France.

Абстракт: Мы представляем два рассказа, их авторы крымские Караимы Авраам Кушуль и Яков Кефели. Они воевали в Добровольческой армии и эмигрировали во Францию в 1920 годах в связи с событиями русской революции. В своем рассказе «Молитва», написанном в 1930 г., и опубликованном на русском языке во Франции в журнале Русская Мысль, № 45 (4820), 26 Ноября 2010 г., Авраам Кушуль описывает момент исхода в ноябре 1920, с отправлением из порта Севастополя в Крым и пересечение Чёрного моря по пути в Константинополь. Рассказ «Мудрец Хаким Исак, древняя крымская быль» также вышел на русском языке в Париже, в журнале русской эмиграции Возрождение, № 47, в 1955, начинается с событий,

происходящих во время крымского каганата, вокруг дворца в Бахчисарае и крепости Чуфут-Кале. Хан со своей любимой женой любят друг друга, но их счастье вдруг подставлено под угрозой. Караимский доктор Хаким Исак, известный своей мудростью, был вызван ко двору хана, чтобы помочь разрешить эту проблему. Автор посвящает вторую часть рассказа потомкам персонажей легенды, своим современникам, находящимся в эмиграции во Франции.

